

La flatterie

Autor(en): **Rousseau, J.-B.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **54 (1916)**

Heft 21

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-212138>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

Société Anonyme Suisse de Publicité

Haasenstein et Vogler.

GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 20 mai 1916 : Figures disparues. — Le billet blanc. — Onna vilhîe qu'est adi Bouna (J.). — A vous, Mesdames ! — L'argot de la Mort (Francisque Sarey). — Vieille chanson. — Colinette et ses frères (H. F.). — Le retour d'un contingent : Fribourg 1449 (A suivre). — Souvenir Alfred Ceresole. — Plaisirs de cinquantenaires (Lui).

FIGURES DISPARUES

A l'occasion de la mort du colonel Trabold, dont la famille était apparentée à celle de David Bachelard, ancien préfet de Vevey, la « Tribune de Genève » rapporte le fait suivant, qui a trait à ce dernier.

A l'époque où David Bachelard remplissait son mandat préfectoral, M. Thiers était en villégiature à l'Hôtel des Trois-Couronnes, à Vevey. L'homme d'Etat était en conflit avec Napoléon III, qui demanda au gouvernement suisse de le faire surveiller.

Ordre fut donc donné au préfet de Vevey de s'informer. Celui-ci, ceint de son écharpe verte et blanche, s'en fut à l'Hôtel des Trois-Couronnes et demanda M. Thiers. On le conduisit sur une terrasse au bord du lac, où il trouva M. Thiers une ligne à la main. S'approchant de lui, il lui fit part de la mission dont son gouvernement le chargeait et lui demanda ce qu'il fait. M. Thiers lui répond :

— Vous voyez, mon ami, je pêche !

M. Bachelard rentre à son bureau, envoie sa démission à son gouvernement en disant : « Je suis préfet et non mouchard. »

Cette anecdote, qui évoque la mémoire du premier président de la troisième république française, nous en rappelle une autre, où il joua aussi son rôle.

C'était dans les années 1872 à 1874 ; on construisait le funiculaire Lausanne-Ouchy. M. Thiers, alors président de la république, faisait, en compagnie de sa femme et de Mlle Dosne, un séjour à l'hôtel Beau-Rivage. Il aimait à se promener, le matin, sur notre port, et s'entretenait volontiers avec nos bateliers et nos lessiveuses, qui, en raison de la simplicité de ses allures, se permettaient à l'égard de l'illustre homme d'Etat, une respectueuse familiarité.

Un jour, une bonne vieille aborde franchement M. Thiers, qui regardait les travaux de construction du funiculaire. La brave femme était propriétaire d'un lopin de terre situé sur le tracé de la ligne et qu'il fallait exproprier. Elle défendait avec acharnement son bien contre les hommes de loi et les constructeurs.

— Dites-moi, Monsieur Thiers — fit la bonne femme, sans façons — vous qui savez tout, croyez-vous qu'y z'aient le droit de me prendre comme ça mon plantage pour faire passer leur chemin de fer du diable ?

Cette interpellation, inattendue, prit de court le vieux parlementaire, qui se contenta de sourire avec bienveillance.

LE BILLET BLANC

A une jeune personne qui n'avait répondu à une déclaration d'amour que par l'envoi d'un papier blanc.

Je l'ai reçu, ce papier trop flatteur,
Ce billet doux dont l'encre impure
N'a pas profané la blancheur,
Et dont l'invisible écriture,
Echappant à mes yeux, se fait lire à mon cœur,
Rien de plus éloquent souvent que le silence ;
Vingt fois tes regards me l'ont dit ;
Ainsi de ce billet où tu n'as rien écrit,
Je sais ce qu'il faut que je pense.
Fut-il jamais un plus heureux moyen.
Qu'il sert bien ta délicatesse,
Et que je trouve de tendresse
Dans ce billet qui ne dit rien !
J'y vois tous les transports d'une âme qui s'épanche ;
La pudeur ne vient point contraindre tes aveux,
Et sans rougir, par ce détour heureux,
A mon amour tu donnes carte blanche.

Qui l'eût cru. — M. X. et M. Y. se rencontrent.

— Ah ! bonjour, il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir. Que devenez-vous maintenant ?

— Moi ? Je me suis marié.

— Avez-vous des enfants ?

— Non, c'est dans la famille. Nous n'en avons pas.

— Mais comment donc ?

— Non, mon père n'en a jamais eu.

ONNA VILHIE QU'EST ADI BOUNA

On boréla veindâi dâi z'ecourdjès dè konai toté einmandjès, et po se protinrâ dâi mandzo à bon martsi, l'allavè tot bounamein lè couilli dué, delé, la demeiinde matin.

On yadzo l'ètâi z'u dâo côté dè Noréaz avoué on grand sa po catzi sè maudzo. L'ein avâi dza couilli n'en demie dozanna quand ye vâi veni lo messeilli.

Mon gaillâ qu'ètâi on tot fin, pliantè lè mandzo dein l'adzo et sè mit à ramassâ dâi koinkorrs que fourrâve dein son sa.

— Eh ! l'ami que diabblio fêdè-vo quie ? lâi fâ lo messeilli.

— Vo vâidè.

— Vo fêdè dâo bon ovradzo, mâ porquie veni vo tanqu'ice su on prâ que n'est pas pi voutro ?

— Su bin d'obedzi dè veni io iena. Dâo côté d'Yverdon, on n'est pas fotu d'ein trova iena.

— Câisi-vo, vilhio fou.

— N'y a pas dè fou que l'âi fâsse, l'apotiquière lè z'alsitè à la livre et aô quarteron, mâ ne vu pas lè crévâies.

Lo messeilli sè peinsa, n'ion ne sai l'affèrè à Noréaz, diabblio la pas se n'è vâi pas me mettrè à ein ramassi avoué mon gouvernemen et mon bouébo.

— Crâide-vo que l'apotiquière vûdrâi m'atzeti assebin cliâio que lâi porre lâi portâ ? que dè-mandâ à cliâio dâi maudzo.

— L'est bien sû ; mima que sara tot conteint. Et lo messeilli sein alla. Alo lo gailla vouda son sâ, repregnè sè maudzo, ein couilla onco quoquie biô et s'en allein assebin dié qu'on tieinson.

Lo dzo dâo martsi d'Yverdon, lo messeilli arreve tsi l'apotiquière avoué on grand sa dè koinkoirè. Ye traôva lo commis qu'ètâi on Allemand et que ne sâ pas ce que lo messeilli volliâ avoué son sa. Ye crié son patron.

Ye vo z'apporto on sa dè koinkoirès, fâ lo messeilli.

— Dé quie ??

— Dâi koinkoire, vo dis.

— Mâ, itès-vo fou ; que volliâ-vo qu'ein fassè ?

— Lè z'è ramassaiès espret por vo.

— Itès-vo fou, diabblio !

— Lè volliâ-vo, ôi aô nâ ?

— Nâ ! Laissi-me tranquilli et alla-vo z'ein ; vo m'eimbêtâ.

— Ah ! vo ne lè volliâ pas ! Eh bin ravè.

Et lo messeilli désatsè son sa, lo retournè et vouldé lè koinkoirè dein la bouteqa dâo phramacien. Clia bite se miront a prevolâ avoué on bruit dâo dirblio. Yein avâi pertot : su la trabllo, su lo pliantsi, dein lè pots de remidô, dein lè z'eballancès.

Vô peinsè que lo messeilli se dépatsiva dè parti.

Lo phramacien ètâi bru tant ébahi que ne savâi pas que derè. Mâ lètâi d'na colère dâo tonèrè ; se l'avâi tenu lo messeilli, l'arâi eccliatâ don coup.

La flatterie

Il n'est faquin si vil, si délabré
Qui par son art ne soit défiguré
Et qui, changeant sa mandille en simarre.
Ne puisse atteindre au poste le plus rare.
Il n'est poltron si connu par le dos
Qu'elle n'érige en superbe héros.
Un tabarin, mordant, caustique et rustre,
Deviend par elle un sénateur illustre ;
Et d'un pédant barbouillé de latin
Elle fabrique un nouvel Augustin.

J.-B. ROUSSEAU

A VOUS, MESDAMES !

DITES encore que la femme n'est pas une source inépuisable et délicieuse d'inspiration !

Un chroniqueur parisien faisant la description d'un bal de bienfaisance organisé jadis dans la grand'ville, s'exprimait ainsi :

« C'est pour l'Hospitalité de nuit qu'on a donné ce bal, dont nous sortons. Nous en sortons les yeux ravis et les oreilles pleines de musique. Que de monde ! Et quel monde ! Oh ! les admirables toilettes qu'on avait inventées pour la circonstance ! Il ne faut pas s'y tromper : les couturiers d'aujourd'hui sont des hommes de génie. Regardez : ils sont à la femme ce que le statuaire est à son modèle : ils font saillir sa grâce, frémir sa souplesse et parler sa beauté. Naguères, les garnitures étouffaient les robes ; aujourd'hui,